Tr. Ionescu-Nişcov

KIRDJALI DANS LA LITTÉRATURE UNIVERSELLE

I. INTRODUCTION

L'époque romantique est, sans conteste, l'un des mouvements littéraire les plus féconds et les plus variés, qui aient jamais existés.

Débarrassé de l'emprise des règles classiques et attiré par la nouveauté de la poésie préromantique, l'esprit du XIX[e] siècle prit son essor hardiment en dissociant les thèmes les plus subtils.

Alors que toute une série d'éléments n'avaient pas encore accès au royaume des muses, le romantisme ouvrit toutes grandes les portes de l'art, comme devant un miracle. Rompant les digues de la tradition classique, il accrut aussi la variété des thèmes artistiques et introduisit la dialectique de l'antithèse.

On connaît à cet égard les préférences des romantiques pour les éléments d'épouvante et d'horreur contenus dans le folklore.

Ce que le préromantisme avait laissé entrevoir dans la poésie macabre des cimetières comme dans l'idilisme pastoral, trouve maintenant sa réalisation dans la littérature romantique en une variété féconde d'idées et de formes neuves: légendes historiques, scènes de revenants, aventures de haïdouks, enlèvements de vierges, histoires de renégats, etc.

A cet égard les Balkans offraient aux écrivains romantiques des thèmes nouveaux et d'une vigoureuse originalité. Des circonstances historiques particulières ont en effet créé chez les peuples des Balkans des conditions de vie propices à ce genre de production. La domination ottomane[1], qui a duré quelques siècles, a amené non seulement ses propres éléments de culture asiatique, mais a aussi déterminé chez ces peuples par suite du baillonnement du sentiment populaire, le retour aux vertus ancestrales dans lesquelles ils ont retrouvé la véritable image de leur propre existence. Sans la lutte déclanchée contre le joug ottoman et malgré l'influence de la poésie occidentale, la naissance de la poésie épique serbo-croate n'aurait pas été possible.

Sous l'influence des institutions turques, la vie sociale locale s'est disloquée et s'est vue forcée d'adopter des formes qui ne s'accordaient pas avec les idéaux de ces peuples.

[1] Cf. A m i e B o u é, *La Turquie d'Europe*, Paris, 1840, IV, p. 442—467 et F. H r ý b l, *Dějiny národa bulharského*, Prague, 1930, I, p. 290 sq.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

D'autre part, les guerres, intimement liées à cette époque, ont entraîné partout l'instabilité et l'insécurité. En l'absence d'une protection réelle, les habitants devenaient des *haïdouks* pour corriger dans une certaine mesure les abus et les injustices du pouvoir. La poésie populaire épique roumaine, bulgare et serbo-croate fourmille d'épisodes et de motifs où les « haïdouks » suppléent à l'absence de justice sociale [2], en sacrifiant leur vie.

Autrement dit il y a eu ici une lutte acharnée entre chrétiens et païens qui se reflète clairement dans les légendes et les ballades des peuples de la péninsule balcanique ; lutte sourde des populations autochtones dirigée contre l'hétérogénéïté de la culture ottomane mais qui a laissé subsister malgré tout des portes ouvertes vers la hiérarchie des dignités ottomanes. Beaucoup de chrétiens ont renoncé ainsi à leurs croyances pour pénétrer dans la sphère d'activité musulmane, ouvrant ainsi le plus triste chapitre de l'histoire des rapports turco-chrétiens, celui des *renégats* [3].

Les pays dominés par les Ottomans présentaient donc une série d'éléments qui étaient à même de captiver la fantaisie de n'importe quel écrivain romantique [4]. Mais il fallait aussi des circonstances capables d'éveiller l'intérêt pour ces formes de culture et elles n'ont pas manqué. Cette pénétration de l'élément balcanique dans la civilisation européenne, dont elle a réussi à susciter l'intérêt n'est qu'un chapitre de l'histoire des influences occidentales sur la littérature slave et vice versa. Car le romantisme a aussi le mérite d'avoir facilité et accru la circulation des éléments de culture sur le plan européen.

En ce qui concerne les Principautés roumaines, situées dans la zone orientale de l'Europe et dans le voisinage immédiat des peuples slaves, la voie de la culture occidentale lui a été ouverte à la même époque qu'à ses voisins. Nous n'insisterons pas, bien entendu, sur ce problème complexe et d'une grande importance pour la littérature slave comparée et nous ne rappelerons que quelques-unes des circonstances qui ont permis aux régions, dont nous nous occupons, de s'élever vers la sphère spirituelle de l'Europe.

Il convient de rappeler aussi, qu'en dehors de la conception romantique générale qui a accru l'intérêt pour le destin et la vie des petits peuples, il existe quelques autres périodes décisives dans ce même sens.

Il s'agit en premier lieu, de l'admiration soulevée autour de la poésie populaire serbo-croate, qui fut une véritable révélation. Le fait eut lieu avant la publication du recueil de Herder, [5] et cela à une époque où l'Europe connaissait fort peu de choses sur la structure et les thèmes des productions populaires En 1771, après un voyage dans les contrées croates, l'abbé Fortis publia un premier volume intitulé: *Osservazioni sopra l'isole di Cherso et Osero,* (Venise, 1771) suivi trois ans après de deux autres volumes: *Viaggio in Dalmazia, dell' Abate Alberto Fortis,* (Venise, MDCCLXXIV), auxquels il annexa toute une

---

[2] Cf. aussi notre étude *Funcţia socială a folclorului balcanic,* Vălenii de Munte, 1940.

[3] Par bonheur, fort peu de roumains ont été séduits par la charme d'un tel travestissement. Cf. N. Iorga, *Renegaţii în trecutul ţărilor noastre şi al neamului romînesc.* « Analele Academiei Romîne, Mem. secţ. ist. », II-e série, t. XXXVI (1913—1914), 1914, p. 799—806.

[4] Cf. aussi **N. Iorga,** *La création du Sud-est européen,* Bucarest, 1919.

[5] Joh. Gott. **Herder,** *Stimmen des Völker in Liedern,* Halle u. Saale, 1778.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

série de vieilles chansons populaires. C'est ainśi que les ballades serbes sont arrivées à la connaissance des écrivains allemands qui se sont empressés d'en traduire quelques-unes dans leur langue. Entre autres, Herder traduit une ballade sur «Miloš Kobilich» [6], tandis que Goethe transpose, tout comme Herder, dans sa langue, la ballade bien connue, intitulée: «*La complainte de la femme d'Assan-Aga*» [7]. Désormais, la voie vers la poésie littéraire est ouverte et on peut parler, au début du XIXe siècle, d'une pénétration sensible de l'épique serbe dans la littérature européenne [8].

Les poètes romantiques traduisent, pastichent et transforment en créations nouvelles d'une fraîcheur bucolique, poussée jusqu'à la subtile mystification de Prosper Mérimée, une bonne partie de la richesse des ballades serbes. Et c'est ainsi que par l'intermédiaire de la chanson populaire, parcourue de vibrations profondes, le monde européen apprend l'histoire tourmentée d'un peuple petit mais guerrier. Et au fur et à mesure de la mise au jour de nouvelles enquêtes et de la publication de nouveaux recueils folkloriques, l'intérêt pour l'histoire et la culture des Slaves du Sud augmente.

Une autre circonstance, mais d'une tout autre nature, est en liaison directe avec le mouvement des idées romantiques. C'est sans conteste le réveil de la conscience nationale, une des idées les plus vivifiantes du commencement du XIX-e siècle, aux idée racines profondes et qui a transformé la structure sociale de l'Europe. Le problème de la liberté et de l'indépendance des nations devient une idée tout aussi précieuse que la liberté individuelle. Parmi les peuples dominés par les Turcs, les Grecs furent les premiers dont le sort attendrit l'opinion publique européenne. A une époque suffisamment avancée, ils vivaient encore auréolés du nimbe de l'Antiquité et leur sort paraissait un véritable martyre. Quelque chose comme un remords subsistait dans l'atmosphère de l'Europe romantique envers une nation qui avait doté le monde, d'un tel rayonnement de pensée. C'est pourquoi le monde civilisé considérait qu'il avait le devoir de restituer sous une autre forme la contribution du génie grec à la solution des grands problèmes de l'existence. Des traductions des anciens textes helléniques commencent partout à prendre place aux côtés du lirisme anacréontique de l'Occident et un intérêt scientifique évident se manifeste envers la civilisation et la culture grecques. L'enthousiasme provoqué par cette cause resserre les rangs des révolutionnaires du mouvement de libération et les poètes grisés par un noble élan, s'enrôlent et meurent pour la libération de la Grèce moderne (tel Byron á Missolonghi en 1824).

Enfin, une troisième phase, datant de la même époque, et intimement liée au présent ouvrage, se concrétise dans la présence de Pouchkine à Kichinev. On connait maintenant jusque dans les plus infimes détails, la manière dont

[6] *Ibidem*, p. 110—116.

[7] M. Murko, *Domovina Asanaginice*, dans «Goethův Sborník» Prague, 1931, p. 252—266. Cf. aussi M. Čiurčin, *Das serbische Volkslied in der deutschen Literatur*, Leipzig, 1905.

[8] M. Markovitch, *La dette du romantisme à la poésie populaire yougoslave*, dans «Helicon», 1938, I, p. 259—269 et du même auteur, *Пушкин, Мериме и наша нардна поезија* dans «Prilozi za poučavanje narodne poezije», Belgrad, 1937, No. 1, p. 60—87. Pour la litt. polonaise, cf. le travail de K. Georgievié, *Српско-хрватско народна песма у пољској књижевности*, Belgrad, 1936. Voir aussi Jovan Skerlić, *Француски романтичари и српска народна поезија*, Mostar, 1908.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

il a vécu parmi les habitants de cette province d'entre le Prouth et le Dniester. Quoique de courte durée et avec des intermittences, = Septembre 1820 — Juillet 1823, = cet exil forcé constitue toutefois un moment crucial pour l'évolution artistique du poète.

Pouchkine a pris contact avec ce milieu du Sud-Ouest de la Russie à un âge encore très tendre, à 22 ans, par conséquent à une époque où sa personnalité était en pleine formation. D'un tempérament instable et capricieux, mais complexe et réceptif, Pouchkine a perçu avec l'intuition de son génie toute l'harmonie de cette terre d'au-delà du Prouth. Malgré les divertissements de la société de Kichinev et en dehors de ses aventures galantes, le poète russe a eu en outre tout le temps nécessaire pour prêter l'oreille aux chuchotements légers de la tradition venus à lui par les légendes et les récits du passé. Vagabondant parmi les escarpements de la région, Pouchkine a certainement rencontré le campement des tziganes nomades qu'il a immortalisés dans son célèbre poemc du même nom. Rien ne l'empêchait de percevoir la magie et la couleur des choses que cherchait son âme romantique. Envahi par la nostalgie de Pétersbourg, Pouchkine consolait son exil dans la tristesse des méditations d'Ovide, auquel il a dédié une ode. D'autres fois il écoutait avec intérêt les chants populaires et les récits du passé faits par des Moldaves et par les hétairistes qui erraient dans la région. Son amitié pour les frères Ypsilanti et pour d'autres hétairistes éveillèrent son intérêt pour l'histoire de l'Hellade.

Il nous est facile de nous rendre compte à quel point Pouchkine était conquis par l'idéalisme du mouvement pour l'indépendance grecque, en lisant non seulement sa correspondance de Kichinev [9], mais aussi les odes qu'il a dédiées aux Grecs. Il est intéressant de constater que, parmi toutes les légendes moldaves existantes, l'attention de Pouchkine s'est fixée sur certains récits dont les similitudes avec les modèles romantiques sont frappantes; *Duca-Vodă, légende moldave du XVII-ème siècle et Dafna et Dabija récit moldave de* 1663, qui ne sont toutefois pas pervenus jusqu'à nous [10]. Ces deux légendes ont été remaniées par la suite (presque dix ans plus tard) par Alexandre Hasdeu qui en a fait un seul récit intitulé: *Duca-Vodă* [11].

C'est, paraît-il, dans les mêmes cercles hétairistes que Pouchkine aurait entendu parler aussi de *Kirdjali*, dont les exploits étaient connus jusque dans les régions du Bas-Danube. C'est par cette voie que des éléments rou-

---

[9] Cf. sa lettre adressée à A. N. Rajevski, traduite par Ştefan Berechet dans « Neamul Romînesc », Bucarest (1910), II, nr. 45, p. 712—716, reproduite par le même dans *Documente slave de prin arhivele ruse*, Bucarest 1920, p. 41—45. Le texte à été également traduit par A. Bortkievici et C. Iordăchescu dans « Revista Moldovei », Iaşi, (1924), III, nr. 10, p. 1—3.

[10] *Изъ дневника и воспоминанія И. П. Липранди*, dans « Russkij Archiv », Moscou, 1866, p. 1409—1411 et E. Dvoicenco, *Începuturile nuvelei romîneşti în ruseşte*, dans « Viaţa Romînească », Iaşi, (1937), XXIX, 4—5, p. 32.

[11] Publié dans « Věstnik Evropy », Moscou, 1830, nr. 23—24, décembre. Voir aussi notre étude dans « Romînoslavica », Prague, 1948, nr. 1, p. 90—110. Val. Ciobanu a publié une étude intitulée « A.S. Poukchine et la littérature roumaine », où il efleure aussi ce problème. *(Relaţii romîno-ruse în trecut*, Buc., 1947, 4. p. 127—29 et l'article d'E. Dvoicenco-Markoff dans « The American Slavic and East European Review », VIII (1948), p. 144 — 149.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

mains ont pénétré dans l'oeuvre de Pouchkine [12] et se sont élevés ainsi jusqu'à la sphère de la littérature universelle, tandis que des idées et de nouvelles suggestions détachées de l'atmosphère de l'époque se glissaient par la même voie, dans la culture roumaine au début du siècle dernier [13].

Personne ne peut donc nier l'importance dont jouissaient les Balkans à l'époque romantique, pas plus que sa signification. Goethe, Byron, Mickiewicz, Pouchkine, Czajkowski et d'autres encore ont écouté la respiration artistique des peuples balcaniques et ont introduit dans la littérature universelle, les thèmes et les légendes de leur histoire et de leurs traditions populaires. L'histoire de *Kirdjali* en fait partie [14].

II. QUI FUT KIRDJALI?

Nous ne sommes évidemment pas partisans de la méthode de l'identification des créations artistiques. Car, si l'oeuvre d'art naît bien de la vie, elle se développe et se détache malgré tout des contingences matérielles jusqu'à une certaine forme d'indépendance que l'impulsion artistique lui permet. Une recherche des sources serait donc dans le cas présent tout à fait inattendue. Mais étant donné qu'il ne s'agit pas ici d'une analyse de valeurs esthétiques, mais d'une étude de littérature comparée, on comprendra que, pour arriver à une clarification aussi complète que possible de ce thème, il convient d'insister aussi sur l'existence historique du héros, autour duquel s'est forgée la légende dont nous nous occupons. Et celà d'autant plus que toute une série de témoignages nous facilitent l'identification au moins générique de ce personnage. D'ailleurs, Pouchkine lui-même qui a introduit le nom de ce brigand dans la littérature universelle, le décrit comme un être ayant existé en chair et en os. C'est pourquoi nous allons essayer de détacher l'image de Kirdjali de l'atmosphère de l'époque à laquelle s'est formée la légende qui l'a rendu fameux.

En effet, après la longue domination ottomane et phanariote, les pays balcaniques traversent, au cours des 3 premières décades du XIX-e siècle, une période d'agitation et de révoltes qui se soldent par l'instabilité, les maladies, la misère et le désespoir. Entre les Turcs et les Russes, les guerres ne discontinuent pas et elles ont lieu, comme d'habitude sur l'étendue du territoire roumain [15]. A cause de la pauvreté et des impôts, les habitants

---

[12] Voir E. G a n e, *Motive moldoveneşti în creaţia poetică a lui Puşchin* dans « Viaţa Basarabiei », Kichinev, II (1933), no. 6, p. 297—307, no. 7, p. 381—392.

[13] E. D v o i c e n c o, *Viaţa lui Puşchin în Basarabia*, Bucarest, 1937. Au sujet de l'exil de Pouchkine à Kichinev, il existe une foule de travaux que nous jugeons inutile de mentionner ici. On peut en établir très facilement la bibliographie. Pour l'éclaircissement des rapports existant entre l'œuvre du grand poète et la culture occidentale, on peut avoir recours aux contributions précieuses et substantielles parues à l'occasion de la commémoration du centenaire de la mort de Pouchkine (1937). Il s'agit tout d'abord du volume, *«Пушкин»*, Moscou, (1939) et de la «Revue de Littérature comparée», Paris, 1937, no. II, dédiés en entier à ces problèmes.

[14] La forme roumaine est *Cârjaliu* (L'accent tonique portant sur l'*i*).

[15] L'état d'appauvrissement et l'absence totale de salubrité publique ont été notés par les médecins qui accompagnaient les armees tzaristes au cours des guerres contre les Turcs. Il existe des informations intéressantes et instructives à cet égard. Voir S. D o -

BDD-A24352 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

s'enfuient. Les plus malins quittent leurs familles et prennent le chemin des forêts ou bien s'enrôlent dans les rangs des révolutionnaires. Philippe Philipović Vigel, qui a passé quelque temps dans le Sud-Ouest de la Russie, parle dans ses mémoires de la terreur déchaînée par les « haïdouks » réfugiés dans les forêts de cette région [16].

La situation était identique dans les pays situés au Sud du Danube. Dès avant l'avènement de Sélim III, mais surtout au cours de son règne, l'anarchie avait envahi toute la Péninsule Balkanique. A la révolte de Pazvan, pacha de Vid in, se sont ajoutées les révoltes des peuples balcaniques, mécontents des abus de l'administration turque entrée en décomposition. Il semble qu'au début, ces bandes de mécontents aient été formées de Turcs originaires de la région de Kirdžali [17], d'où vient leur nom, et que, un peu plus tard, on ait trouvé aussi parmi eux, des individus de provenance ethnique différente [18]. Ces Kirdjalis pillaient surtout les Turcs et les tchorbadjis. Il n'existe presque pas de villes des Balkans et surtout de Bulgarie qui n'aient été ravagées et incendiées par les Kirdjalis.

Les pillages des Kirdjalis furent si grands qu'ils nous ont laissé aussi, en dehors des ruines de leurs résidences temporaires (ruines de la « Tour des Kirdjalis » située au sommet de la vallée de Trekljeno entre Izvor et Božica en Bulgarie) un chapitre de l'histoire des soulèvements ottomans, chapitre intitulé « l'Epoque des Kirdjalis » [19].

Les Kirdjalis ont donc continué à opérer bien au-delà du début du XIX-e siècle et quoique les Turcs n'aient pas réussi à les liquider, ils ont disparu avec le temps.

Par conséquent au moment où Kirdjali arrive à se faire connaître et surtout à accomplir les exploits qui ont dépassé le cadre de la légende pour entrer dans l'Histoire, (il est question comme nous allons le voir, de sa décision de lutter pour une cause politique), le nom de Kirdjali avait déjà dans

---

bronravov, *Медико-топографическое описаніе Молдавіи и Валахіи и крѣпости Силистріи съ присовокупленіемъ статистической таблицы города Бухареста 1831 года*, Moscou, 1835. (Une compte rendu de ce travail dans « Biblioteka dlja čtenija », St. Pétersbourg, 1835, XII, section VI, p. 51—52) et Christian Vitt, *О свойствахъ климата Валахіи и Молдавіи...* St. Pétersbourg, 1842. Au sujet de la peste dont souffrit en 1829, l'armée russe entre Constantza et Mangalia dans « Voenno-mediciuskoj žurnal », St. Pétersbourg, 1836, XXVII, no. 2 — 3.

[16] *Записки Филипа Филиповича Вигела*, dans « Russkij Archiv », Moscou, 1892, no. 12, p. 162—165.

[17] Le territoire situé sur la crête orientale du massif du Rhodope, là où le Perperek-Déré prend sa source, ainsi que celui qui longe la vallée de la rivière s'appellent aujourd'hui encore Kirdjali. Les habitants, d'origine turque, cultivent le tabac (K. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien*, Vienne, p. 23 1891, et 139).

[18] V. Jazvickij, qui s'est occupé d'une façon toute spéciale de ce personnage, admet que Kirdjali n'était pas un nom propre, comme l'a cru Liprandi. Faisant une analogie avec le mot *cazac*, Jazvickij croit qu'il s'agit à l'origine d'un mot turc ayant le sens de troupeau (troupe) et qui, étant arrivé à un moment donné, à exprimer une forme d'organisation collective, s'est étendu aussi aux membres de la collectivité (Cf. V. Jazvickij, *Кто был Кирджали*, dans, « Golos minuvšago, » Moscou, 1919, 1—4, p. 47 note 2).

[19] K. Jireček, *ouvr. cité*, p. 482. Cette époque des Kirdjalis est encore évoquée par Minkov Cvetan dans son « roman » intitulé « Kirdžalii », (Sofia 1934, Biblioteka bъlgarski istoričeski roman, IV, vol. 8), qui est plutôt un récit n'ayant aucun rapport avec le thème dont nous nous occupons.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

les Balkans, une signification générique. Un Kirdjali était celui qui, soit en faisant partie de l'organisation des Kirdjalis, soit en travaillant pour son propre compte, commettait une certaine catégorie d'actes, un certain mode de brigandage. Ainsi donc, ce nom n'indiquait plus maintenant l'origine de quelqu'un mais avait acquis une certaine fonction sociale. Le témoignage de Ion Ghica dans: *Scrisori către Vasile Atecsandri* est à cet égard édifiant:

« ...Jusqu'en 1826, les *Cârjalii* faisaient des incursions dans le pays et venaient jusqu'aux barrières de Bucarest, tuant et incendiant », ou bien dans *Polcovnicul Ioniță Ceganu.*

« ...On nous a placés à Tatargic à une portée de canon de Vidin, afin d'empêcher les *Cârjalii* de Molo-Aga de sortir de la forteresse » [20].

Bien plus, après la mort du célèbre brigand, les bandes qu'il dirigeait se dispersèrent et les plus hardis d'entre ses compagnons ajoutèrent à leur nom, en souvenir de leur terrible chef, le sobriquet de *Kirdjali*, qui était plus sonore et plus efficace. Liprandi, qui note ce fait, mentionne que une grande partie de ces brigands avaient ajouté à leur nom celui de Kirdjali [21].

Il semble que ce nom était alors si fréquent et que les habitants des Balkans le prononçaient tout bas avec tant de frayeur qu'il ne lui a pas été difficile de pénétrer dans quelques légendes qui circulaient probablement aussi au-delà de son théâtre d'opérations. C'était naturel, parce qu'il fut aussi un révolté qui se dressait contre les exactions étrangères. Ses exploits étaient connus depuis les Balkans jusqu'aux sources du Dniester et il est tout naturel qu'on lui ait attribué aussi des faits ne lui appartenant pas. Tout ce qu'il a fait est auréolé de légende et l'on ne peut pas trop tabler sur les mentions historiques, parce qu'elles ont la même source. La vie du révolté qui lutte pour anéantir les injustices sociales, entre, dès son premier exploit, dans la circulation verbale de la collectivité et échappe à toute possibilité de contrôle. Ces exploits s'amplifient dans l'espace illimité de la légende et deviennent incontrôlables. Il existe toute une série d'informations et de renseignements sur Kirdjali, mais aucun ne porte la marque de l'authenticité.

Kirdjali a opéré dans les territoires situés sur les deux rives du Bas-Danube et jusqu'en Moldavie et dans le Sud-Ouest de la Russie [22]. D'origine inconnue, quoique d'après son nom il paraisse avoir été Bulgare, Kirdjali apparaît pour la première fois en 1808, lorsque, poursuivi pour un méfait quelconque, il s'enfuit de l'autre côté du Danube.

Il avait à ce moment 25 ans. C'est alors qu'intervient un épisode qui aura sur sa vie une influence décisive. De retour chez lui, Kirdjali apprend que le chehaia (intendant) du village lui avait enlevé sa femme et il décide de se venger.

---

[20] Ion Ghica, *Scrisori către Vasile Alescandri*, « Scrieri », Bucarest, 1944, III. p. 3 et 29. Cf. aussi N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Gotha, 1913, V, p. 155. On y parle aussi d'un capitaine « Iordache Cârjaliul », qui vivait en Olténie (Petite Valachie) pendant l'année 1821. (N. Iorga, *Studii și documente*, XXV, p. 60).

[21] I. P. Liprandi, *ouvr. cité*, p. 1399.

[22] C. D. Aricescu mentionne que parmi les haïdouks qui opéraient de ce côte-ci du Milcov, outre Tunsu et Jianu, il y avait aussi « Cârjaliu ». (Cf. *Istoria revoluțiunii de la* 1821, Craïova, 1874, p. 5).

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

Dans ce but, il pousse ses concitoyens à la rébellion et les réunit tous devant la maison du chehaia. Sommé d'implorer son pardon devant la foule, le chehaia refuse et Kirdjali, devenu fou de colère, l'empoigne et le précipite par-dessus le balcon de l'habitation. Il s'enfuit ensuite en Valachie et entre au service du boyard Dudescu, où il se lie d'amitié avec le serbe Svedko et avec Mihalache [23].

A partir de ce moment sa haine des Turcs ne connaît plus de bornes. Accompagné de ses amis, Kirdjali détrousse les tchiorbadjis et les négociants qui faisaient du commerce sur les deux rives du Danube. Vaillant le décrit comme un voleur de grands chemins:

« ...(Kirdjali)... détrousse les chrétiens, met à rançon les villages, pille les maisons de campagne et malheur á qui lui résiste ! L'incendie et la mort ! C'est ainsi que, chef d'une bande de trois cents pandours, il se promenait d'une principauté à l'autre, en respirant vol et carnage » [24].

Un autre fois ce même Vaillant apprit de la bouche du sluger (ancien titre de petite noblesse roumaine) Anghelescu que, vers 1819, celui-ci avait été dévalisé à proximité de Câmpina, par 7 haïdouks ayant Kirdjali à leur tête. On luit prit sa poudre et 30 ducats [25].

Kirdjali, en compagnie de Mihalache et de Svedko, détroussait sur la grande route, les boyards et les phanariotes. Ils distribuaient aux pauvres l'argent ainsi récolté et jetaient en pâture aux bêtes sauvages des forêts, les corps de ceux qu'ils avaient tués. Quant aux Turcs, il leur vouait une haine mortelle. Les événements de 1821 leur offrent l'occasion favorable à une décision qui va hâter leur entrée dans la légende. D'une part, il y avait le mouvement d'Ypsilanti et d'autre part la révolte de Tudor Vladimirescu. Le premier faisait route vers Focşani, tandis que Tudor Vladimirescu avait quitté Craiova pour Bucarest. Kirdjali se trouvait devant un dilemme et il devait cependant choisir. Il n'avait pas de sympathie pour les Grecs et ne pouvait pas non plus marcher avec les pandours [26]. C'est pourquoi, il réunit ses compagnons et après une vibrante allocution, il leur donna à chacun la liberté de choisir. Deux cents d'entre eux, en compagnie de Mihalache, suivirent Kirdjali, pendant que les autres, Svedko en tête, passèrent du côté de Tudor [27].

Une fois entré dans le camp d'Ypsilanti, Kirdjali prit part à tous les combats contre les Turcs, luttant comme un héros [28]. Dès le début il se battit aux côtés de Cantacuzène, l'un des capitaines d'Ypsilanti, qui s'enfuit au

---

[23] J. A. Vaillant; La *Roumanie ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des Roumains*, Paris 1844, III, p. 238. Voir aussi St. Béllanger, *Le Kéroutza, voyage en Moldo-Valachie*, I, Paris, 1846, p. 56—58.

[24] J. A. Vaillant, *ouvr. cité*, p. 240.

[25] *Ibidem*, p. 236. — Au mois de mars 1821, un George Kirdjali, accompagné de 4—500 hommes. fut signalé pillant les villages d'Olténie (C. D. Aricescu, *Acte justificative la istoria revoluțiunii romîne de la* 1821, Craïova, 1874, p. 43, N. Iorga, *Izvoarele contemporane asupra mișcării lui Tudor Vladimirescu*, Bucarest, 1921, p. 58 et *Studii și documente*, VIII, p. 133).

[26] C'est ainsi qu'on appelait les soldats de Tudor Vladimirescu sans aucun sens péjoratif.

[27] E. Régnault, *Histoire politique et sociale des Principautés Danubiennes*, Paris, 1855, p. 121—134. J. A. Vaillant, *ouvr. cité*, p. 241 et St. Béllanger, *ouvr. cité*, p. 59—60.

[28] C. D. Aricescu, rappelle que « la bravoure de celui-ci était devenu proverbiale ». (Cf. *Istoria revoluțiunii* ... p. 241).

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

delà du Prouth après la première défaite. La bataille décisive entre les troupes turques et les hétairistes eut lieu, comme on le sait, á Sculeni au bord du Prouth. Kirdjali accomplit au cours de cette bataille des prouesses véritablement légendaires [29].

En passant par Jassy avec le reste de ses compagnons, le brigand enleva le canon qui se trouvait devant le palais princier et le transporta sur le Prouth. Avec cette pièce d'artillerie, Kirdjali accomplit des miracles de bravoure, d'autant plus grands que la proportion numérique des deux camps était inégale: 12.000 Turcs contre 900 Grecs, auxquels étaient venus s'ajouter les 60 hommes de Kirdjali [30]. Le combat fut acharné. Le canon qui était un trophée et qui servait d'ornement dans la capitale de la Moldavie, faisait de grands vides dans les rangs des Turcs. Ayant terminé ses munitions, Kirdjali au plus fort de la bataille demanda à ses compagnons blessés de lui remettre leurs armes: yatagans, couteaux et sabres, avec lesquels il put continuer le feu. Il arracha finalement les boutons de ses vêtements et vida ses poches des thalers et des bechliks qu'elles contenaient pour en charger une dernière fois le canon. Blessé à la tête et le bras cassé, Kirdjali cria à ses camarades: « Frères, sauve qui peut » et la-dessus il se jeta dans les eaux du Prouth et suivi de Mihalache passa en Russie [31].

Les avatars de Kirdjali à Kichinev, son arrestation et son évasion sont relatés par Vaillant, Ubicini et Béllanger avec des détails sur lequels nous insisterons au chapitre suivant, car cet épisode est relaté en entier dans le récit de Pouchkine.

Après avoir échappé à la prison. Kirdjali recommença ses brigandages dans toute la Moldavie. Cependant, un document contemporain nous informe qu'au mois d'avril 1823, un « Gheorghe Cârjaliul » opérait avec d'autres haïdouks dans la contrée de Vîlcea (Petite Valachie). Par conséquant, à cette date la confusion des noms était assez évidente [32]. Un beau jour le prince regnant du pays: Jean Stourza, lui-même fut sommé d'avoir à lui déposer dans un délai de 8 jours la somme de 2.000 ducats autrichiens, faute de quoi la capitale serait incendiée. Le 24 septembre 1824, « deux cadavres, couverts de blessures, se balançaient au gibet de Copou » [33]. Chopin et Ubicini attribuent la fin de Kirdjali à la trahison.

L'un des siens l'aurait vendu et les hommes du gouvernement s'en seraient emparés pendant son sommeil et l'auraient pendu lui et son compagnon le 24 septembre 1824. Ainsi finit le célèbre Kirdjali [34].

L'écrivain roumain C. Negruzzi mentionne lui aussi la mort de ce brigand à une date où Pouchkine était encore en vie.

« Le Kirdjali créé par Mr. Pouchkine comme un brigand à la Salvador Rosa, fut un voleur fort peu poétique. Je ne sais pas,s'il a demandé 5.000 lei, ce dont

---

[29] Il est intéressant de noter que Philippe Philipović Vigel, qui décrit le combat de Sculeni, ne dit rien de Kirdjali (*ouvr. cité*, p. 162—165).

[30] Vaillant, *ouvr. cité*, p. 248.

[31] E. Regnault, *ouvr. cité*, p. 132—133; Vaillant, *ouvr. cité*, p. 249 et St. Béllanger, *ouvr. cité*, p. 62—63.

[32] Academia R.P.R. CLXXX/173.

[33] Vaillant, *ouvr. cité*, p. 257.

[34] Chopin et Ubicini, *Provinces danubiennes et roumaines*, Paris, 1856, II, p. 114—115.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

je doute, je me demande surtout si on les lui a donnés, ce que je ne crois pas, mais ce que je sais c'est que le terrible Kirdjali, qui avait échappé au pal turc, n'échappa pas au gibet moldave, où il finit fort prosaïquement, en 1824 [35]. »

Sa mort par pendaison reste plausible si nous ne tenons pas compte, ce qui est d'ailleurs sans importance, des divergences qui existent entre les deux auteurs à propos de la somme demandée par Kirdjali au prince (Vaillant parle de 2.000 ducats autrichiens et Negruzii de 5.000 lei). En tous cas, il est un fait certain, c'est que, si Negruzzi ne connaissait pas par une autre source le montant de la somme en question, il l'a appris de toutes façons par le récit de Pouchkine.

On comprendra que les témoignages ci-dessus n'aient aucune valeur historique, car on les sent invraisemblables. Nous sommes dans l'impossibilité aujourd'hui de reconstituer la vie d'un brigand du début du siècle dernier, dont les exploits étaient alors déjà entrés dans la légende. Ses contemporains eux-mêmes, quoique encore sous l'impression de ces évènements, ont été incapables de localiser des actions commises dans une atmosphère dominée par la crainte. Autour des exploits de Kirdjali, que l'on se racontait partout avec frayeur, se sont forgés des contes et des légendes.

I.P. Liprandi, officier russe chargé de différentes missions militaires dans le Sud-Ouest de la Russie, avoue avoir entendu raconter pour la première fois l'histoire de Kirdjali par son domestique albanais. En 1827, à Isaccea, l'Aga Egob lui a ensuite confirmé ce récit ; un peu plus tard, ayant été détaché à Turtucaia, il a entendu raconter par Kuciuk Ahmed aussi les mêmes histoires sur Kirdjali. Liprandi [36] ájoute que personne ne savait comment avait fini ce brigand. Certains chercheurs russes ne sont pas d'accord avec les auteurs français, non seulement sur l'héroïsme de Kirdjali à la bataille de Sculeni, mais ils considèrent même comme douteuse sa participation à cette bataille.

Jacimirskij affirme que l'histoire de Kirdjali a fait son apparition au commencement du XIX-e siècle et que plusieurs variantes en ont été recueillies et publiées dans *Bessarabskie oblastnye Vědomosti, 1862*, nr. 1—2 [37].

Une seule chose est indéniable. C'est *l'existance d'un brigand portant le nom ou le surnom de Kirdjali.* Dans ses mémoires, Liprandi mentionne lui aussi un haïdouk notoire portant ce nom et qui ravagea le pays pendant les dernières années du règne du Sultan Sélim III (1789—1807) et sous Mahomed II (1808—1839) [38].

De même, dans un rapport daté du 29 mai 1823, le général Inzov, alors gouverneur militaire de la province d'au-delà du Prouth, dit entre autres:

---

[35] « Curierul de ambe sexe », I-ère série, 1836—1838, Bucarest, 1862, 2-ème édition, p. 114.

[36] I. P. Liprandi, *ouvr. cité*, p. 1405—1406.

[37] A. Jacimirskij, *Разбойники Бессарабіи въ разсказахъ о нихъ*, extrait d'«Etnografičeskoe obozrenie», 1895, no. 3, p. 31.

[38] I. P. Liprandi, *ouvr. cité*, p. 1399.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

« . . . En Moldavie de grandes bandes de voleurs composées des Turcs de la population locale et d'individus venus d'Autriche, ont fait leur apparition. Le plus connu de ces brigands moldaves est ce même Georges Kirdjali qui, en février dernier, a dévasté la petite ville de Sculeni. Kirdjali a été envoyé en Moldavie d'où il s'est évadé en compagnie des ses gardiens turcs. Maintenant il a recommencé à piller.[39] » Les appréciations portées par le général Inzov sur les exploits de Kirdjali nous intéressent dans une plus faible mesure. Nous retiendrons cependant le fait qu'il existait à cette date un brigand portant ce nom.

Rappelons aussi deux rapports du Consul de Prusse datés du 27 Juillet 1823 et dont la valeur documentaire est nulle. Dans l'un de ces rapports il est dit que Kirdjali Georges, bulgare, vivant de rapines est finalement tombé aux mains du pacha de Silistrie, après avoir pris part à la révolution hétairiste. Le pacha avait donné l'ordre de le décapiter, mais Kirdjali se servit d'un stratagème fort connu, pour faire ajourner son exécution.

Enfin, dans un autre rapport, portant la même date, on trouve ce qui suit: le pacha de Silistrie a mis en liberté tous les hétairistes qui lui avaient été livrés, ne retenant que Georges Kirdjali et deux prêtres [40].

Ainsi, même les cercles officiels étrangers s'intéressaient au sort de ce brigand. Sa renommée était si étendue, qu'il était très difficile de faire une distinction entre ses exploits réels et ceux que la légende avait grossis.

IV. KIRDJALI DANS LE TEXTE DE POUCHKINE

Alexandre Pouchkine fut le premier à s'intéresser aux légendes forgées autour des exploits de Kirdjali[41]. Pour des motifs non éclaircis encore, le grand écrivain russe n'a pas laissé un récit dans le véritable sens du terme. C'est pourquoi, pour mettre en lumière la division en épisodes de cette narration, nous allons présenter son contenu, accompagné d'un résumé des idées de chaque fragment, sans toutefois en faire une traduction [42].

Quelques éléments descriptifs

Pouchkine qui, dès le début de son récit souligne l'origine bulgare du brigand, affirme qu'en turc Kirdjali signifie « courageux »; Kirdjali avait répandu la terreur dans toute la Moldavie. Il avait pillé une nuit, en compagnie de l'albanais Mihalache, une colonie de bulgares. Après avoir mis le feu au village de deux côtés à la fois, ils avaient commencé le pillage. Kirdjali tuait et Mihalache

---

[39] V. Jazvickij, *ouvr. cité*, Cf. aussi V. I. Selinov, *До питания проджерела повисти Пушкина «Кирджали»* dans « Zapiski istorično-filologičnogo viddilu », Kiev, (1927), XIII—XIV, p. 105--106.

[40] *Ibidem.*

[41] A. S. Pouchkine, *Полное собрание сочинений в шести томах*, Moscou, 1936, IV, p. 287.

[42] Les légendes créées autour de Kirdjali ont attiré l'attention de l'écrivain polonais Michel Czajkowski, qui publia en 1830 un long récit, dont le titre est le nom même de ce brigand.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

emportait le butin. Tous deux criaient à pleine voix: Kirdjali, Kirdjali et les habitants épouvantés s'enfuyaient de tous côtés.

Kirdjali et la révolte d'Ypsilanti

Lorsque Ypsilanti donna le signal de la révolte, Kirdjali, avec quelques-uns des ses compagnons, s'enrôla lui aussi. Ils furent répartis dans le groupe commandé par Georges Cantacuzène. Celui-ci tout comme Ypsilanti, n'avait pas les qualités requises pour atteindre le but poursuivi. A la veille de la bataille de Sculeni, Cantacuzène demanda au commandant russe, la permission de passer en Russie. Et son groupe resta sans chef.

La Bataille de Seuleni

Pouchkine dit que personne n'a décrit d'une façon véridique la bataille de Sculeni. Imaginez 700 Albanais, Bulgares et Grecs n'ayant aucune idé de l'art de la guerre, aux prises avec 15.000 cavaliers turcs qui les obligent à battre en retraite vers le Prouth, emmenant avec eux 2 petits canons, qu'ils ont trouvés à la Cour du Prince de Jassy.

a). *Une scène amusante.* Le commandant de la quarantaine russe, installée au bord du Prouth, avait servi pendant 40 ans dans l'armée sans avoir jamais entendu de coups de feu. Quelques balles vinrent siffler à ses oreilles ce qui eut le don de mettre le vieillard dans une violente colère, qu'il déversa sur le major Ohotskij qui se trouvait justement en quarantaine. Ne sachant que faire le commandant se mit à courir vers l'endroit de la rive par où les délibachas essayaient de traverser le fleuve. Il les menaça du doigt, ce qui eut pour effet de leur faire faire demi-tour ainsi qu'à tous les autres soldats turcs.

b). *La fin du combat.* Pendant le combat qui suivit, Safianos fut tué et Kantagoni blessé au ventre. Kirdjali blessé lui aussi trouva refuge dans les locaux de la quarantaine russe. Les Turcs étaient donc vainqueurs et la Moldavie se trouvait nettoyée.

600 Albanais environ se dispersèrent alors en Russie où ils menèrent une vie inactive mais correcte. Personne n'eut à se plaindre d'eux. Ils portaient des vêtements soutachés d'or, des souliers rouges à bouts pointus, le fez incliné d'un côté sur l'oreille et à la ceinture ils avaient des yatagans. Parmi eux se trouvait aussi Kirdjali.

L'arrestation de Kirdjali

Le pacha de Silistrie demanda aux Russes l'extradition de Kirdjali. La police russe ayant fait des investigations, le découvrit avec 7 autres de ses compagnons, à Kichinev dans la maison d'un moine qui avait pris la fuite et les mit tous immédiatement en état d'arrestation. Kirdjali reconnait alors être celui que l'on recherche. Mais, ajoute-t-il, à partir du moment où j'ai franchi le Prouth je n'ai fait de tort à personne, pas même au dernier des Tziganes. Pour les Turcs, pour les Valaques et pour les Moldaves, je suis un haïdouk, mais pour les Russes je dois rester un hôte.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

a). *Nouvel épisode de la lutte.* Lorsque Safianos eut terminé ses cartouches, continua Kirdjali, pour impressionner la police russe, il vint chez nous à la quarantaine pour rassembler auprès des blessés les dernières cartouches, boutons, chaînes, clous, restes de yatagans, qu'il put trouver. Je lui ai donné 20 bechli car il n'avait plus le sou. Dieu seul sait comment moi, Kirdjali, j'ai pu vivre de la charité publique et en échange, les Russes veulent me livrer à mes ennemis.

Le départ de Kirdjali raconté par un fonctionnaire russe

Le commandant russe, n'ayant aucune raison de tenir compte du côté romantique des haïdouks, se décida à envoyer Kirdjali à Jassy. Un homme de coeur, alors jeune fonctionnaire, et qui occupe aujourd'hui un poste important m'a relaté, dit Pouchkine, le départ de Kirdjali.

Devant la porte de la prison, une voiture de poste s'est arrêtée. Mais peut-être ignorez-vous ce que c'est qu'une voiture de poste. C'est une petite carriole basse à quatre roues, dont la caisse est faite de branches tressées et entrelacées, à laquelle on attelait il n'y a pas encore si longtemps, six ou huit chevaux.

L'un de ces chevaux était monté par un moldave moustachu, qui criait et faisait claquer son fouet sans arrêt. Ces vieilles rosses soutenaient un trot suffisamment rapide. S'il arrivait à l'une d'elles de rester en arrière, le Moldave la dételait en jurant et l'abandonnait sur la route sans plus se préoccuper de son sort. Il était sûr de la retrouver à son retour au même endroit broutant tranquillement l'herbe verte. Il n'était pas rare que parti d'un relais avec huit chevaux, on arrive au relais suivant avec deux seulement. Ainsi se passaient les choses il y a quinze ans. Maintenant cette région du Sud-Ouest de la Russie a adopté elle aussi le harnais et la voiture de poste russes.

C'était un véhicule de ce genre qui stationnait devant la prison vers la fin de septembre 1821. Des juives sales, des albanais aux costumes dépenaillés mais pittoresques, de souples moldaves, tenant par la main des enfants aux yeux noirs, l'entouraient. Les hommes se taisaient et les femmes attendaient quelque chose impatiemment. La porte s'ouvrit bientôt devant quelques policiers qui sortirent dans la rue suivis de deux soldats qui amenaient Kirdjali enchaîné.

Il paraissait âgé de 30 ans environ. Les traits de son visage étaient réguliers et durs. De haute taille et large d'épaules il donnait l'impression d'une force peu commune. Il portait sur la tête un turban bariolé et une large ceinture de cuir ceignait sa taille. Un dolman fait d'une étoffe épaisse et de couleur bleue, une chemise dont les pans s'arrêtaient au-dessus du genou et des souliers rouges composaient tout son habillement. Son regard était fier et tranquille.

Un fonctionnaire âgé à la face rougeâtre et vêtu d'une jaquette officielle élimée à laquelle pendaient 3 boutons ayant chaussé ses lunettes, déplia un papier et se mit à lire quelque chose en langue moldave. De temps en temps il abaissait son regard sur Kirdjali enchaîné auquel le papier s'adressait. Celui-ci écoutait avec attention. Après avoir terminé sa lecture, le fonctionnaire

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

avait replié son papier et s'adressant aux badauds, leur avait enjoint de se disperser. Après cela il avait donné au cocher l'ordre de partir. Dans le même instant, Kirdjali se retournant vers le vieillard lui avait dit quelques mots en moldave. Sa voix tremblait, son visage avait changé d'expression et il était tombé en pleurant aux pieds du fonctionnaire de la police. Effrayé celui-ci fit un bond de côté. Les soldats voulurent relever Kirdjali, mais il se mit debout tout seul et saut a dans la carriole en criant: En route! Le gendarme qui l'accompagnait prit place à côté de lui, le cocher moldave fit claquer son fouet et la carriole s'ébranla.

Interrogé à ce moment par un jeune fonctionnaire sur les paroles prononcées par Kirdjali, le plus âgé répondit que Kirdjali l'avait prié d'avoir soin de sa femme et de son enfant qui vivaient non loin de Chilia, dans un village bulgare.

Le stratagème de l'évasion

« *Le récit du jeune fonctionnaire m'a beaucoup ému, ajoute Pouchkine. Je regrette pour le pauvre Kirdjali.* » Pendant longtemps Pouchkine ne sut plus rien sur le sort du brigand. Quelques années plus tard ayant recontré à nouveau le jeune fonctionnaire, qui lui avait fait ce récit et s'étant mis à parler du passé, celui-ci lui dit que» transporte à Jassy Kirdjali avait été remis au pacha qui décida de le faire empaler. Mais l'éxécution fut ajournée à cause d'une fête. Entre temps on l'avait envoyé en prison en le confiant à la garde de sept Turcs, tous gens simples. Kirdjali et ses gardiens se lièrent très vite et un beau jour Kirdjali leur dit: Frères, ma fin est proche. Personne n'échappe à son destin. Je vais vous quitter sous peu et j'aimerais vous laisser quelque chose en souvenir de moi. Les Turcs dressèrent l'oreille.

Suit le stratagème si connu grâce auquel Kirdjali évade de prison. L'épisode stigmatise la cupidité des Turcs et souligne l'habilité et la présence d'esprit du brigand.

CONFRONTATION AVEC LES SOURCES HISTORIQUES

C'est à peine en 1834, date à laquelle il le donna à l'impression [43], que Pouchkine termina la composition du récit ci-dessus, c'est à dire suffisamment longtemps après son départ du Sud-Ouest de la Russie.

Le fait a contribué à maintenir l'incertitude qui plane sur les sources où Pouchkine a appris les aventures de Kirdjali. A défaut de documentation historique sur les exploits de Kirdjali, ceux qui ont analysé ce récit ont été préoccupés avant tout de le confronter avec la réalité. On a pu établir que Pouchkine n'avait pas voulu tenir compte de l'ordre chronologique des évènements et que, supprimant le laps de temps écoulé entre le combat de Sculeni et l'arrestation du brigand, il avait transposé toute l'action en 1821 c'est à dire durant la période qui suit immédiatement le combat qui se déroula sur les rives du Prouth. Il nous faut donc, pour arriver à un classement des éléments commencer par analyser le fond même du récit.

---

[43] « Biblioteka dlja čtenija », St. Pétersbourg, 1834, VII, p. 197—204.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

Le fait que le poète n'a indiqué que d'une façon vague, la source où il a recueilli la partie la plus importante de sa narration, c'est à dire le transfert de Kirdjali á Jassy et son évasion (épisodes 5 et 6) est significatif. Ce faisant, Pouchkine a introduit dans son oeuvre l'élément d'authenticité qu'il a tenu à respecter. Les autres épisodes (1—4) sont rendus comme si le poète les avait enregistrés l'un après l'autre et sans leur donner de signification particulière.

Malgré le manque de précision des indications de Pouchkine on a toutefois pu identifier avec facilité le fonctionnaire auprès duquel il avait recueilli les épisodes en question.

Il s'agit de M.I. Leks, alors chef des bureaux du général Inzov [44] Pouchkine avoue que Leks lui a raconté à 2 reprises ce qu'il savait de Kirdjali. La première fois il lui a narré le transfert de ce dernier à Jassy et la seconde fois il lui a décrit son évasion. Comme le rapport du général Inzov précise que l'arrestation de Kirdjali et son envoi dans la capitale de la Moldavie se sont produits en mai 1823 [45] cela signifie que la première conversation de Pouchkine avec Leks avait eu lieu après cette date et en tout cas pas avant. Comme nous l'avons vu, le général Inzov lui aussi parle de l'évasion de Kirdjali dans son rapport et en dépit de cela Leks n'a raconté cet épisode à Pouchkine que beaucoup plus tard, alors qu'il se trouvait à Petérsbourg. Il est donc probable que Leks ne savait encore rien de l'évasion de Kirdjali à la date de sa première conversation avec Pouchkine, ou bien que leur première rencontre avait eu lieu dans l'intervalle de temps compris entre l'arrestation de Kirdjali et sa fuite.

Le fait qu'on est arrivé à déterminer ces dates est évidemment sans importance pour la valeur artistique du récit. Nous avons insisté sur ce point pour faire la liaison entre l'indication donnée par le poète et les investigations postérieures. En tous cas, l'intervention de Leks a compliqué l'interprétation des éléments du récit.

C'est I.P. Liprandi qui le premier a signalé des divergences entre les évènements réels et les narrations de Leks. Quoiqu'il n'existe pas de documents pour confirmer ses allégations, Liprandi a tenu à montrer que la description de Pouchkine basée sur les dires de Leks, ne correspondait pas á la réalité. Les hétairistes ont été mal caractérisés, tandis que le héros principal, Kirdjali, a eu en fait un tout autre sort. Liprandi affirme que Pouchkine a sans aucun doute entendu parler à Kichinev des pillages de Kirdjali, mais qu'il neleur a pas prêté attention. Plus tard, rencontrant Leks à Pétersbourg, celui-ci lui a raconté l'histoire de Kirdjali. Liprandi ajoute d'ailleurs que Leks connaissait beaucoup d'histoires de ce genre sur lesquelles il improvisait instantanément des récits qu'il présentait sans aucun sens critique [46].

Sans être un spécialiste, Liprandi a mis l'accent sur la valeur historique de la narration de Pouchkine, à un moment où justement les investigations littéraires ne pouvaient se passer de donner de l'importance aux données historiques. L'intervention de Liprandi, en sa qualité de contemporain de Pouch-

---

[44] Cf. « Russkij Archiv », Moscou, 1900, no. 3, p. 403.

[45] Nous avons vu plus haut qu'au mois d'avril 1823, un Georges Kirdjali fut signalé en Olténie. (Acad. de la R.P.R. CLXXX/173).

[46] I. P. Liprandi, *ouvr. cité.*

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

kine dans le Sud-Ouest de la Russie, a mis en lumière un argument « *ex silentio* » dont la valeur augmente le mystère autour de Kirdjali. On sait qu'il existe encore d'autres auteurs russes qui, quoique ayant vécu à la même époque et dans cette même province d'au-delà du Prouth, n'ont toutefois rien écrit des exploits d'un brigand de ce nom. Nous avons rappelé plus haut que Philippe Ph. Vigel a décrit le combat de Sculeni ainsi que la visite faite à Navrockij, le chef des quarantaines russes du bord du Prouth, et qu'il s'est occupé tout particulièrement du danger représenté par les haïdouks et les brigands qui fourmillaient alors dans les forêts de cette région. Mais il ne dit pas un mot de Kirdjali [47].

A.F. Veltman parle lui aussi dans ses mémoires des soulèvements de Valachie dirigés par Tudor Vladimirescu et du rôle de ces révoltes; mais on n'y trouve rien qui touche au héros de Pouchkine [48]. Les notes de ces deux contemporains de Pouchkine auraient sans aucun doute renforcé notre documentation sur le sort de Kirdjali. Mais le fait qu'il n'y est pas question de lui, ne prouve pas que des légendes ne circulaient pas à cette époque dans cette région sur les exploits de ce brigand. Leur absence constitue une preuve évidente que ce qui était à même de séduire le romantique Pouchkine, ne présentait pas la moindre importance pour Veltman et Vigel.

Des récits sur Kirdjali pouvaient sans aucun doute circuler dans tout le territoire où il opérait. Le peu de différence existant entre eux ressort aussi du fait qu'on retrouve à peu de chose près tous les épisodes du récit de Pouchkine dans les pages des auteurs français cités plus haut. Vaillant lui-même apprend les exploits de Kirdjali de la bouche même du sluger Anghelescu; quant à la scène de l'évasion on la trouve aussi bien dans Vaillant que dans Ubicini et St. Béllanger, mais beaucoup plus détaillée et plus dialoguée dans Vaillant. que dans Pouchkine [49], exception faite de la description du *transfert de Kirdjali à Jassy* (épisode 5), que l'on ne trouve pas dans les auteurs français. Il s'agit, il est vrai, d'une scène locale restée en dehors des légendes, et qui ne pouvait être racontée d'une façon aussi pittoresque que par un témoin oculaire. Certains des détails existants trahissent aussi le caractère légendaire des exploits connus de la vie de Kirdjali, comme par exemple, son origine. On ne la croirait vraiment connue que par les raconteurs. D'aucuns le présentent comme étant Bulgare (Pouchkine, Inzov, Liprandi), d'autres comme Vaillant, Régnault, Ubicini le font Albanais ou même Moldave comme Selinov. La révolte hétairiste elle-même est confondue avec une révolte moldave (Selinov, Bartenev)[50].

Tout en conservant les éléments de Leks qu'il a fait entrer dans les épisodes 5 et 6, Pouchkine a eu à sa portée, pendant toute la durée de son exil, d'autres sources aussi. La société de Kichinev était trop peu nombreuse et le poète russe trop connu pour n'avoir pas eu connaissance de ce qu'on y racontait alors.

D'autre part, cette contrée de son exil a été pendant longtemps le point de passage qui reliait l'empire tzariste aux pays dominés par l'empire ottoman.

---

[47] F. F. Vigel, *ouvr. cité.*

[48] *Бессарабская воспоминания А. Ф. Велтмана и его знакомство с Пушкиным*, dans L. Majkov, *Историко литературные очерки*, St. Pétersbourg, 1895, p. 86—96.

[49] Vaillant, *ouvr. cité*, p. 251—257.

[50] Selinov, *ouvr. cité*, p. 96—107.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

C'est par là que s'écoulaient vers la Moldavie les armées russes qui partaient en guerre contre la Turquie et c'est toujours là, entre le Prouth et le Dniester, que s'élaboraient et s'organisaient les mouvements révolutionnaires qui devaient se traduire en action dans les Principautés. Le soulèvement hétairiste qui se préparait là-bas avait éveillé chez nombre de personnes un grand désir d'aventures et d'exploits guerriers. Quantité d'individus, pour la plupart de provence balcanique fourmillaient alors à Kichinev sans but bien défini. Pouchkine avec son génie et son âme romantique ne cherchait pas à éviter ce monde hétéroclite et exotique. C'est ainsi qu'il a connu aussi les chefs du mouvement hétairiste, les frères Ypsilanti: Alexandre, Demètre et Nicolas, ainsi que Georges et Alexandre Cantacuzène qui préparaient les cadres de l'Hétairie. C'est dans ces cercles que le grand poète a entendu parler de nombre d'exploits particuliers à ces régions qui se trouvent de part et d'autre du Prouth.

Et cela nous paraît d'autant plus naturel que, après la défaite de Sculeni, les survivants de cette bataille ont certainement dû répandre là-bas une version quelconque de ce combat. Le nom de Kirdjali a surement été prononcé chaque fois que les récits devenaient émouvants.

On peut se rendre compte à quel point Pouchkine était familiarisé avec les faits et les hommes parmi lesquels il passa son exil, d'après ces quelques mots qu'il écrivait á Viazemskij: « Je vais te présenter les héros de Sculeni et de Secou, les combattants de Iordache et la Grecque »[51]. Ces mots trahissent avec justesse l'intérêt du poète pour la trame des faits qu'il allait utiliser plus tard. Enfin d'autres circonstances sont encore venues s'ajouter à celles que nous connaissons déjá.

En dehors de la sphère des légendes orales, Pouchkine a entendu aussi d'autres voix autorisées, qui lui ont confirmé ce qu'il avait appris par hasard à Kichinev. Cette région du Sud-Ouest de la Russie jouissant alors de l'attention spéciale que l'administration russe accordait aux provinces limitrophes. Le général Inzov en tant que gouverneur militaire de cette province aussi bien que Navrockij en sa qualité de chef des quarantaines russes détenaient des renseignements sûrs au sujet de la bataille de Sculeni et à plus forte raison encore après le passage des combattants en Russie. Pouchkine a pu apprendre les faits liés au sort de Kirdjali autant par les rapports du premier que par ses conversations avec lui. Aux faits appris à Kichinev sont donc venus s'ajouter tout naturellement les épisodes communiqués par Leks à Pétersbourg et que Pouchkine a utilisés conformément aux procédés couramment employés en poésie.

VI. VALEUR ARTISTIQUE ET SOCIALE DU RECIT DE POUCHKINE

Les chercheurs russes qui se sont occupés de l'oeuvre du grand poète ont trouvé que dans cette narration Pouchkine n'avait atteint qu'une forme mineure du genre et qu'il ne pouvait par conséquent être question d'un récit dans la véritable acception que ce mot aurait aujourd'hui. P. Anenkov estime d'ail-

---

[51] E. Dvoicenco, *Viața lui Puşchin în Basarabia*, dans « Revista Fundaţiilor Regale », IV, (1937), no. 5, p. 335.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

leurs qu'il s'agirait plutôt d'un *fragment de notes*, tandis que Bartenev en fait un *simple article* écrit « à l'intention du mouvement révolutionnaire moldave» [52]. Enfin, Selinov affirme que Kirdjali, est une oeuvre d'art que Pouchkine a appelée « récit » sans tenir compte des règles poétiques de son temps [53].

Considéré à la lumière des normes critiques actuelles le récit de Pouchkine se situe en dehors des formes avec lesquelles nous a familiarisés le manuel de l'Histoire littéraire. Ce serait une erreur de le considérer autrement, car de cette façon nous aurions en vue un autre objet. Rien ne nous permet d'apprécier à notre manière une oeuvre littéraire parue en 1834, par conséquent à une date à laquelle il ne pouvait encore être question d'un classement net des genres littéraires. C'est pourquoi nous ne pouvons le considérer que comme un point de transition dans le courant continu de la littérature [54] et en fonction de la manière même dont il a été perçu par l'auteur et par ses contemporains Toute autre appréciation porte à côté de la valeur réelle du récit. Son intégration dans la tradition poétique du temps s'impose d'autant plus que son thème même et sa valeur tant sociale que morale sont d'essence romantique.

Il nous suffira de rappeler avec quelle chaleur et quelle sympathie Pouchkine s'est penché sur la vie de son héros pour comprendre toute la ferveur, dont son âme était pleine. Après son arrestation Kirdjali fut envoyé à Jassy et livré au pacha, parce que le commandant russe « *n'a pas tenu compte du côté romantique des haïdouks* » (épisode 5) et au cours du dernier épisode (6) le poète s'attendrit sur le sort du « *pauvre Kirdjali* ». Ce sentiment d'attendrissment, exprimé sous une forme d'indubitable sincérité, prête au contenu du récit un sentiment de chaude sympathie pour les exploits que punit la morale sociale.

D'autre part, la division du récit en épisodes est sûrement due an fait que celui-ci n'est qu'un chapitre d'une oeuvre plus vaste, dont le plan a été retrouvé parmi les manuscrits du poète.

«...Kirdjali. Les Emigrants. La bataille de Sculeni. La pendaison de Cantacuzène. Hoicevskij. Navrockij. La bataille. Les Albanias à Kichinev [55].

Il ressort de ces annotations que Pouchkine avait l'intention de composer une oeuvre plus vaste et que, pour des raisons restées inconnues, il n'a pu l'achever ; tout comme il n'a pas terminé non plus le fragment en vers intitulé lui aussi «Kirdjali»[56]. La publication de l'œuvre dont nous nous sommes occupés et qui porte le sous-titre de «récit» ajouté par le poète démontre d'une manière évidente que ce dernier avait foi en son œuvre et qu'il était convaincu de sa valeur artistique. Nous croyons qu'à sa parution, le récit de Pouchkine a rempli la même fonction artistique à que n'importe quelle autre œuvre similaire de la littérature actuelle et cela tout en ayant le style d'une véritable œuvre d'art.

L'intégration de ce récit dans la litérature universelle constitue un fait d'une importance artistique comparable à celle de n'importe lequel des autres

---

[52] Selinov, *ouvr. cité*, p. 97.
[53] *Ibidem*, p. 110.
[54] Jan Mukařovský, *Polákova vznešenost přírody*, dans « Kapitoly z české poetiky », Prague, 1941, II, p. 116 sq.
[55] E. Dvoicenco, *Puşchin şi Romînii*, Bucarest, 1937, p. 31.
[56] A. S. Pouchkine, *ouvr. cité*, I, p. 511.

BDD-A24352 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)

poèmes de Pouchkine, C'est pourquoi, dans le cadre des règles littéraires du commencement du siècle dernier, sa valeur reste entière.

En ce qui concerne les éléments roumains qui auraient pu se glisser á cette occasion dans l'œuvre de Pouchkine, ils tiennent surtout du cadre et de l'action de ce récit et ne nous autorisent en aucun cas à admettre que l'œuvre en question porte «le sceau manifeste des influences roumaines[57]. Les légendes touchant à Kirdjali ont, il est vrai, circulé dans des territoires habités par des Roumains d'où elles sont probablement passées chez les peuples voisins, mais nous ne pouvons pas considérer ce thème comme un «motif de haïdouk» de provenance roumaine. On trouve d'ailleurs couramment de tels thèmes chez les écrivains romantiques et c'est dans la perspective du romantisme européen que nous devons les considérer. Les quelques éléments roumains qu'il contient nous à aident à localiser en quelque sorte l'action du récit sans que nous puissions toutefois en revendiquer quoi que ce soit pour le patrimoine de nos valeurs ethniques. Il ne peut pas être question ici « d'influence » parce que l'action entière se rapporte, à l'une des légendes dont Pouchkine avait entendu parler. En conséquence dans toutes les créations du poète qui sont en liaison avec l'époque tourmentée de son exil à Kichinev, le milieu balcanique apparaît comme la trouée lumineuse de l'œuvre de l'un des plus grands poètes du monde entier[55]

---

[57] E. Dvoicenco, *ouvr. cité*, p. 31—32.

[58] Le fait que la première traduction de ce récit ait été faite en roumain (C. Negruzzi, *ouvr. cité*, p. 108—114) n'est pas dénué d'intérêt. Cette traduction fut suivie plus tard d'une seconde, due à A. Bortkievici et C. A. Iordăchescu, dans « Revista Moldovei », Iași, III, (1923—1924), no. 8—9, p. 14—20. Voir aussi la traduction d'Eusebiu Camilar, dans A. S. Puşchin *Opere alese*, Bucarest, 1954, II, p. 427—433. Kirdjali à été également traduit en d'autres langues: en tchèque, Olga Kalasová, *Spisy Alex, S. Puškina*, Prague, 1899, p. 261—268; en serbe Rad. Vuksan, dans « Srbobran », 1899, XVI, no. 138; en croate M. M. « Odobrana biblioteka », — Sarajevo, no. 2, p. 102—108 (cf. Al. Pogodin, *Rusko-srpska bibliografije*, 1800—1925, Belgrade, 1936, p. 252, no. 3368).

BDD-A24352 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:50 UTC)